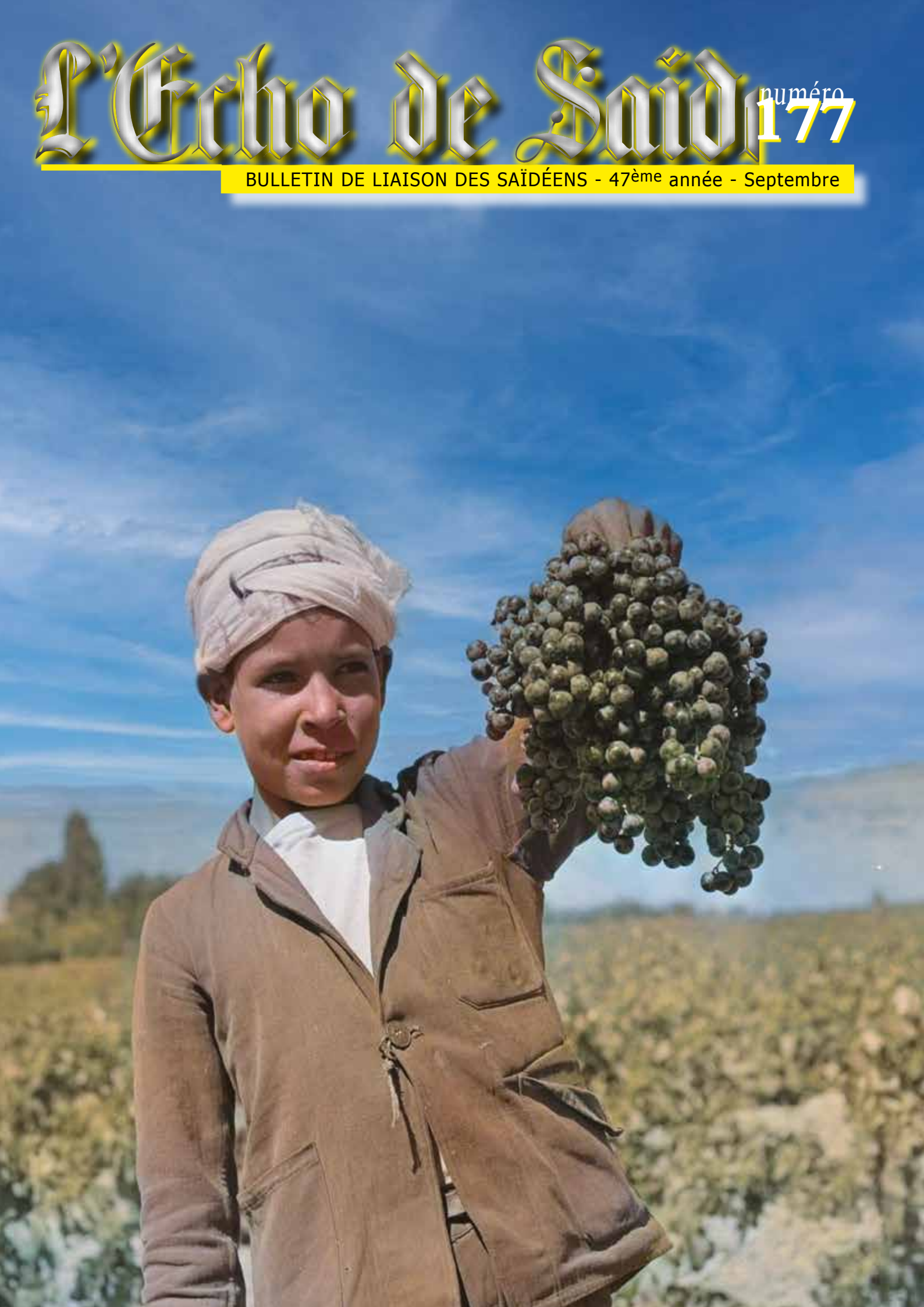
L'Echo de Saïda

numéro 177

BULLETIN DE LIAISON DES SAÏDÉENS - 47ème année - Septembre



Régionale Hérault

Le samedi 20 juin, à Castelnau le Lez, à 11 heures, nous avons fait une réunion avec les présents.

Dans un premier temps, Claire Lesca-Génolini a présenté un point comptable de l'Amicale (ci-contre)

BILAN : Janvier à juin 2026

	DEPENSES		RECETTES	Payé par l'AMICALE
JF Impression	1131,00 €			
Routage	1365,00 €			
TOTAL Echo	2496,00 €			
Repas AIX Animation	800,00 €			
Location Salle	700,00 €			
Traiteur	2750,00 €			
Total Aix	4050,00 €		1080,00 €	2970,00 €
Repas Montpellier				
Animation	350,00 €			
Repas	1640,00 €			
	1990,00 €		1050,00 €	940,00 €
Cotisations			6765,00 €	
Affranchissements	100,00 €			
Clé USB	250,00 €			
Mémoire de Notre Temps	200,00 €			

Nous avons ensuite abordé et discuté les points suivants :

- En préalable, nous avons rappelé que l'Amicale des Saïdéens est la seule association de Français d'Algérie qui vit encore. Cela grâce à notre Écho et aux rencontres régionales.

1 - Parution de l'Écho de Saïda : désormais, dès 2027, il y aura 3 numéros par an au lieu de quatre... En effet, si nous reprenons parfois d'anciens articles, les nouveautés manquent beaucoup... *Nous ne recevons pratiquement aucun message, aucune photo malgré nos appels répétés*. Merci aux adhérents qui ont envoyé récemment quelques éléments et qui prennent le temps de nous faire un petit mot lors de la réception du journal...

Le prochain numéro (178) paraîtra avant Noël 2026.

2 - Une idée forte a été émise par quelques Saïdéens : **relater l'histoire de notre association depuis sa création** : les rencontres un peu informelles organisées par les Varois avant la création officielle en préfecture (dépôt des statuts par Messieurs Joseph Génolini et Paul Allène dans la 2ème partie des années 1970.

Il a été proposé :

- Organiser une dernière rencontre nationale, gratuite, à Arles-Maëva, comme « à l'époque » avec vidéo mise à disposition des adhérents. L'idée n'est pas retenue car nous craignons une trop faible participation (âges, transports...)

- Éditer un ouvrage de 64 pages présentant l'histoire complète de notre Amicale. L'idée n'est pas retenue par les présents à la réunion, car la matière serait difficile à obtenir et à regrouper en un seul ouvrage.

- Raconter toute l'histoire de l'Amicale des Saïdéens sur trois ou quatre numéros de l'Écho.
C'est cette idée qui est retenue. Le premier volet commence d'ailleurs dès ce numéro, en page 20.

3 - Nous savons tous que tôt ou tard nous devrons clôturer l'association ; actuellement nous sommes 450 adhérents... La question est posée : à partir de quel nombre serait-il adapté de clôturer ? Les réponses des présents ont été : entre 200 et 250 adhérents, soit 200 de moins qu'à ce jour... Vous pouvez émettre votre avis en nous contactant bien entendu.

4 - Les rencontres régionales : celle de PACA est désormais finie : aucun adhérent ne se propose pour prendre la suite de Marcel Gomez. Celle de l'Hérault, c'est la même chose (mais dans la journée il a eu deux propositions d'aide... à suivre donc !). La régionale de Toulouse continuera tant que le Ciel prêtera vie à Claire et Marie-Claire), et bien entendu la rencontre de Toussaint à Rouen aura lieu.

Dans tous les cas, même si l'association ferme officiellement ses portes, il est bien évidemment évident que quelques Saïdéens peuvent initier des rencontres amicales, chez eux, dans un restaurant...!

Suite de la rencontre régionale Hérault en page 5

Régionale Hérault

Photos Bernard Allène et Jacques Lopez





Marcelle Bouygue, Josette et Marcel Gomez, Jean-François Gomez, Christiane Escobar

Samedi 20 juin 2026, 39 Saïdéens se sont retrouvés au Clos de l'Aube rouge à Castelnau le Lez, juste à côté de Montpellier, pour partager une journée festive dans une ambiance que tout le monde connait.

Joie, bonne humeur, rires, danse, échanges de souvenirs de là-bas...

Apéritif, repas, champagne...!

Animation musicale parfaite par Bastien, un ami de la famille Ramos. Les descendants de Carmen et Pierrot étaient 14 !!! Quelle fidélité et quelle participation active à l'ambiance générale.

Merci à toutes celles et ceux qui ont fait le déplacement et contribué à la réussite de cette Régionale !



Bernard et Amicie Allène



Clare Lesca



Mathéo, Nino Alexandra et Antonin Cochet enfants et petits-enfants de François



Jacques et Brigitte Lopez-Ramos



Josette et Marcel Gomez

Paule Chevalier





Nicolas et Mathéo Ramos fils et petit-fils de François

De G. à D : Patrick et Claire Alberto fille de Hélène Gimenez (sœur de Carmen), François Ramos et sa compagne Christelle





Robert Rogier et sa sœur

Lucas, Nicola, Mathéo et Marion Ramos





Jacqueline Cantarel, Claire Lesca, Monique Saëz, Marie-Claire Génolini

Une partie de la tribu Ramos



Nos regrettés Carmen et Pierrot peuvent être fiers de leur descendance !



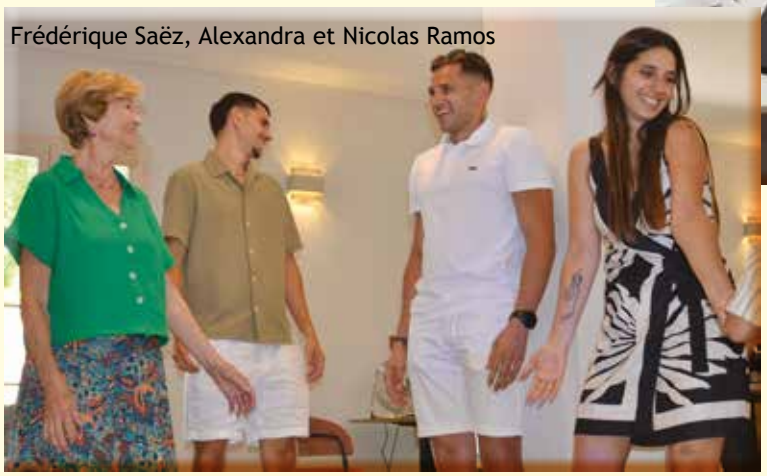
Rock endiablé, Jacques Lopez avec Marion Ramos



Amicie Allène, Monique Saëz, Robert Médina



Alice Crach, Christian, Jocelyne et Sophie Duran Jacqueline Lopez



Frédérique Saëz, Alexandra et Nicolas Ramos



Jacques Lopez

Marcel Gomez

Amicie Allène, Jacqueline Lopez, Renée Ermosilla



Histoire de Saïda

Histoire de Saïda, Bou Rached et ses Hauts Plateaux

Extrait du livre de Loulou Baylé « Fragments de vie en Algérie française »

Saïda, avant l'occupation française, était protégée par une petite forteresse édifiée par Abd-el-Kader. La ville nouvelle est dans un fond, entourée de hauteurs pelées. Une mince rivière, qu'on peut presque sauter à pieds joints, arrose les champs alentour où poussent de belles vignes.

Vers le sud, les monts voisins ont l'aspect d'une muraille, ce sont les derniers gradins conduisant aux hauts plateaux.
Sur la gauche se dresse un rocher d'un rouge ardent, haut d'une cinquantaine de mètres et qui porte sur son sommet quelques maçonneries en ruines. C'est là tout ce qui reste de la Saïda d'Abd-el-Kader. Ce rocher, vu de loin, semble adhérent à la montagne, mais si on l'escalade, on demeure saisi de surprise et d'admiration. Un ravin profond, creusé entre des murs tout droits, sépare l'ancienne redoute de l'émir de la côte voisine. Elle est, cette côte, en pierre de pourpre et entaillée par places par des brèches où tombent les pluies d'hiver. Dans le ravin coule la rivière au milieu d'un bois de lauriers-roses. D'en haut, on dirait un tapis d'Orient étendu dans un corridor. La nappe de fleurs paraît ininterrompue, tachetée seulement par le feuillage vert qui la perce par endroits.
On descend en ce vallon par un sentier bon pour des chèvres. La rivière, fleuve là-bas (l'Oued Saïda), ruisseau pour nous, s'agite dans les pierres sous les grands arbustes épanouis, saute des roches, écume, ondoie et murmure. L'eau est chaude, presque brûlante. D'énormes crabes courent sur les bords avec une singulière rapidité, les pinces levées en me voyant. De gros lézards verts disparaissent dans les feuillages. Parfois un reptile glisse entre les cailloux.
Le ravin se rétrécit comme s'il allait se refermer. Un grand bruit sur ma tête me fait tressaillir. Un aigle surpris s'envole de son repaire, s'élève vers le ciel bleu, monte à coups d'ailes lents et forts, si large qu'il semble toucher aux deux murailles.
Au bout d'une heure, on rejoint la route qui va vers Aïn El Hadjar en gravissant le mont poudreux.
Devant moi une femme, une vieille femme en jupe noire, coiffée d'un bonnet blanc, chemine, courbée, un panier au bras gauche et tenant de l'autre, en manière d'ombrelle, un immense parapluie rouge. Une femme ici ! Une paysanne en cette morne contrée où l'on ne voit guère que la haute négresse cambrée, luisante, chamarrée d'étoffes jaunes, rouges ou bleues, et qui laisse sur son passage un fumet de chair humaine à tourner les cœurs les plus solides.
La vieille, exténuée, s'assit dans la poussière, haletante sous la chaleur torride. Elle avait une face ridée par d'innombrables petits plis de peau comme ceux des étoffes qu'on fronce, un air las, accablé, désespéré. Je lui parlai. C'était une Alsacienne qu'on avait envoyée en ces pays désolés, avec ses quatre fils, après la guerre.

Elle me dit :
« Vous venez de là-bas ? »
Ce « là-bas » me serra le cœur.
« Oui. »

Et elle se mit à pleurer. Puis elle me conta son histoire bien simple. On leur avait promis des terres. Ils étaient venus, la mère et les enfants. Maintenant trois de ses fils étaient morts sous ce climat meurtrier. […]
Je n'ai jamais rien vu de plus navrant que cette bonne femme d'Alsace jetée sur ce sol de feu où il ne pousse pas un chou. Comme elle devait souvent penser au pays perdu, au pays vert de sa jeunesse, la pauvre vieille !
En me quittant, elle ajouta : « Savez-vous si on donnera des terres en Tunisie ? On dit que c'est bon par-là. Ça vaudra toujours mieux qu'ici. Et puis je pourrai peut-être y réchapper mon garçon. »
Tous nos colons installés au-delà du Tell en pourraient dire à peu près autant.
Un désir me tenait toujours, celui d'aller plus loin. Mais, tout le pays étant en guerre, je ne pouvais m'aventurer seul. Une occasion s'offrit, celle d'un train allant ravitailler les troupes campées le long des chotts.
C'était par un jour de siroco. Dès le matin le vent du sud se leva, soufflant sur la terre ses haleines lentes, lourdes, dévorantes. À sept heures le petit convoi se mit en route, emportant deux détachements d'infanterie avec leurs officiers, trois wagons-citernes pleins d'eau et les ingénieurs de la Compagnie, car depuis trois semaines aucun train n'était allé jusqu'aux extrêmes limites de la ligne que les Arabes ont pu détruire.
La machine « l'Hyène » part bruyamment s'avançant vers la montagne droite, comme si elle voulait pénétrer dedans. Puis soudain elle fait une courbe, s'enfonce dans un étroit vallon, décrit un crochet, et revient passer à cinquante mètres au-dessus de l'endroit où elle courait tout à l'heure. Elle tourne de nouveau, trace des circuits, l'un sur l'autre, monte toujours en zigzag, déroulant un grand lacet qui gagne le sommet du mont. Voici de vastes bâtiments, des cheminées de fabriques, une sorte de petite ville abandonnée. Ce sont les magnifiques usines de la Compagnie franco-algérienne. C'est là qu'on préparait l'alfa avant le massacre des Espagnols. Ce lieu s'appelle Aïn El Hadjar.
Nous montons encore. La locomotive souffle, râle,

ralentit sa marche, s'arrête. Trois fois elle essaye de repartir, trois fois elle demeure impuissante. Elle recule pour prendre de l'élan, mais reste encore sans force au milieu de la pente trop rude.

Alors les officiers font descendre les soldats qui, égrenés le long du train, se mettent à pousser. Nous repartons lentement au pas d'un homme. On rit, on plaisante ; les lignards blaguent la machine. C'est fini. Nous voici sur les hauts plateaux.

Ainsi parle Guy de Maupassant, dans son livre Au Soleil, vers 1885.
Ces hauts plateaux, ce sont ceux de Bou Rached, dont je vais vous conter l'histoire à travers celle de notre famille.
Là où se trouve maintenant Saïda, il n'y eut rien pendant des millénaires quoique l'on ait retrouvé des traces de présence humaine du type Cro-Magnon dans des grottes du Vieux Saïda que j'ai sûrement fréquentées dans mon enfance, comme tous les enfants de là-bas. Quelques ossements, quelques outils…
Dans ce temps-là, bien avant notre ère, le climat était subtropical et, alors que nous chassions des cailles, perdreaux, calandres, lièvres, et autres gangas, nos prédécesseurs préhistoriques avaient à leur disposition, heureux hommes, des crocodiles, lions, autruches et éléphants. Le Vieux Saïda existait déjà, sans que je puisse dire à quoi il pouvait ressembler. À l'époque moderne, c'était un endroit boisé de pins assez hauts pour nous donner de la fraîcheur, encaissé entre deux promontoires rocheux formant une petite vallée égayée par l'oued Saïda. Dans cette petite rivière de quatre à cinq mètres de large et de trente centimètres à deux mètres de profondeur selon l'endroit, d'une eau claire comme le cristal, nous allions nous baigner et surtout, nous désaltérer à la source, juste au-dessous de la grotte d'Abd-El-Kader que nous n'avons jamais eu l'occasion de visiter car elle était murée complètement. C'est donc dans ce petit coin idyllique que le peu de population d'alors avait élu domicile vers 1840, par la présence d'eau à portée de bidon, facile à défendre contre l'intrus, qui lui donnait l'ombre nécessaire l'été et du bois toute l'année. C'est l'endroit que Maupassant appelle « un tapis d'orient tendu dans un corridor. »
Que trouvent les Français en débarquant, quel est l'état réel du pays ? Il y a peu de villes, le pays est profondément rural ; Alger n'a que trente mille âmes, Oran trois fois moins.
L'urbanisation ne touche que six pour cent de la population que l'on estime à un million et demi de personnes ; le bled est vide, peuplé de nomades ou de gens regroupés en tribus, vivant dans des gourbis de pisé ou sous des tentes (les khaïmas) groupées sous forme de mechtas d'une centaine de personnes.
La course, les céréales, les fruits, les cuirs, la laine, l'huile ont naguère procuré des richesses, produites principalement dans la zone tellienne, au Nord, mais ces temps sont loin : l'Algérie (car elle vient d'être baptisée comme cela par la France) n'a aucune infrastructure, s'appuyant sur un artisanat local et une agriculture le plus souvent laissée à l'abandon. Les terres appartiennent principalement aux tribus et, si elles sont privées, à de grandes familles, biens indivisibles au cours des temps, donc à de multiples propriétaires. Certaines sont à ce qui reste de l'état turc, d'autres à des communautés religieuses, d'autres à des propriétaires fonciers qui les exploitent à travers une sorte de métayer payé au cinquième de la récolte (le Khamès).

Il n'y a plus de ports dignes de ce nom, les quais sont à l'abandon depuis longtemps ; les routes ne sont que chemins muletiers, les ouvrages d'irrigation, en ruine, datent des Romains ; il n'y a pas de barrages, pas de canaux d'irrigation comme on peut en trouver au Maroc. La médecine est au degré zéro, les épidémies de peste, choléra, associées au paludisme, font des ravages. Il est quand même symptomatique que ce pays, qui a compté plus de deux millions d'habitants au xiie siècle, en soit à un million et demi six siècles plus tard. Sur le plan culturel, c'est le vide absolu, sauf pour le religieux avec des écoles coraniques puissantes qui, tout en enseignant l'islam, essaient de contrer l'illettrisme en confortant par là-même le caractère islamique de la société. L'on trouve quelques demeures somptueuses, mais la majorité vit dans des gourbis ; de rares et prospères propriétés agricoles existent bien, mais la plupart des terres sont en friches, laissées au pacage. L'Algérie est un pays ruiné économiquement, vide sur le plan culturel, mais soudé par deux puissants facteurs : l'islam, partout, et le refus de toute autorité étrangère chez la communauté berbère, comme toujours depuis des millénaires. Durant toutes ces périodes, une constante dominera toute la société : l'antagonisme entre sédentaires et nomades et une impossibilité pour tous, qu'ils soient Arabes ou Berbères, à s'unir sous une autorité quelconque, qu'elle soit étrangère ou interne.
À partir d'Alger et d'Oran, la conquête pourrait se suivre simplement en regardant les dates de création des villes par la France. Saïda n'a jamais existé auparavant, bien qu'elle ait été un moment une base arrière d'Abd-El-Kader, qui s'était installé dans les gorges du Vieux Saïda, base qui fut prise par l'armée française en1844.
C'est donc dans ce tout nouveau et vieux pays que nos aïeux vont débarquer, se multiplier jusqu'en 1962 où, tous, nous serons contraints de prendre la route de l'exil en France avec une nostalgie immense qui perdure cinquante ans après.

Écusson de Saïda

Par Marie-Claire Génolini-Allène

Lors de notre départ d'Algérie, chaque ville et village a choisi, lorsqu'ils n'en possédait pas, un emblème en signe d'appartenance à une même grande famille, image qui pouvait dire ce qu'avait été notre vie et qui signifiait bien notre appartenance à cet endroit qui était encore « la France ». Le blason qui a été retenu pour représenter l'unité et l'amitié saïdéenne est celui de la police de Saïda.
En voici les symboles :
- Sur un écu en forme de bouclier, surmonté de remparts, se trouve : à gauche en haut, sur champ vert, le croissant et l'étoile : Saïda est terre d'islam, fief du chef spirituel et militaire l'émir Abd el Kader.
- À droite en bas sur champ rouge : la corne d'abondance
- Terre devenue fertile après le dur travail de nos anciens.
- L'une et l'autre partie réunies par la bande transverse avec fleurs de lys sur fond bleu
- Saïda, terre de France …



Lors de la rédaction d'un article sur l'Écho de Saïda N° 125, je signalais avoir vu la représentation d'un écusson positionné sur l'un des vitraux géminé de la sa façade, de l'église.

En montant vers la tribune, derrière l'orgue, il y avait une petite salle qui surplombait le porche d'entrée et dans laquelle se trouvait la corde qui servait à sonner les cloches.. C'est, à cet endroit, sur le mur de la façade, que Dédée Jonher m'avait fait remarquer qu'il y avait sur ce vitrail géminé un écusson.

Surement le premier écusson de Saïda !..

Ce dernier, représentait placé dans un écu :
- un soc de charrue
- un cep de vigne avec des raisins :
- des fleurs de lys,
* une épée
et dans un phylactère au dessous, il y avait écrit « Ense et Aratro » expression latine qui signifie « par l'épée et par la charrue ».

Après de nombreuses et vaines recherches, il s'est avéré que ces symboles et cette devise n'étaient pas pas directement ceux d'un général précis de la conquête, mais ils sont peut être directement liée à la doctrine militaire du moment, où, à la pacification par les armes devait suivre l'enrichissement agricole…

Alain Chevalier, fils de Paule et Jean, ayant lu cet article sur l'Écho de Saïda m'a contactée car il a été frappé par le fait que les vitraux provenaient de l'entreprise Bessac, important atelier de vitraux crée à Pont-d'Ain en 1860 et transféré à Grenoble en 1892, ville où il travaille…il a donc retrouvé dans les archives de cet atelier, la trace des commandes des vitraux de Saïda.

Sur un de ces plans il est noté qu'il y avait bien une fenêtre géminée en grisaille avec :
Les armes de Saïda et les armes de Jeanne d'Arc … Ces dernier sont : l'Épée, la couronne et les fleurs de lys représentant la lutte de Jeanne à la force de l'épée, pour sauver le roi de France…
- les fleurs de Lys : symbole de la France
- l'épée quelle garde toujours serrée précieusement, sur son cœur, est d'après la « Légende doré »(écrits du Moyen âge) celle retrouvée par Jeanne à « Fierbois » arme qui aurait appartenu à Charles Martel qui a chassé les Maures et arrêté l'envahisseur étranger en 732 à Poitiers.

À la lumière de ces informations, on réalise le rôle très symbolique de cette l'épée !
- la charrue
- le cep de vigne avec des raisins,
représentent ce qui a été le destin de nos ancêtres, ce dur travail qu'ils ont fourni pour retourner ces terres incultes et les rendre productives.

Ces terres ainsi travaillées ont pu donner, des céréales, de la vigne et du bon vin, mais aussi tous des produits maraîchers de belles qualités…

Le nouveau symbole de la « Corne d'Abondance » que nous avons aujourd'hui sur notre blason, rejoint et conclu cette représentation première.

« Ense et Aratro » « les Armes de Saïda »
Armes disparues à jamais avec notre si belle église…

Décès

Palmyre Torrégrossa, épouse Villanueva, décédée le 2 Mai 2026, à Alès (30).

De la part de ses enfants, petits-enfants, descendants Torregrossa et Villanueva.

Décés de Béatrix Miras née Hernandez survenu le 02 juin 2026 à Miribel, dans l'Ain à l' âge de 89 ans.

Elle était l'épouse de Francis Miras, le frère de Marie Moralès, née Miras.
De la part de son fils Patrick Miras Pizay (Ain) et de son neveu André Moralès

Jean-Louis Moner nous a quitté brutalement au matin du samedi 6 juin dernier emporté par les suites d'une infection pulmonaire.
Isabelle et Robert Moner



Bernadette Duran, née à Saïda, décédée le 12 juin 2026 à Latttes (Hérault) à l'âge de 79 ans.

De la part de ses filles Marie-Caroline et Marie-Sophie, de ses frères François-Gilbert, Christian et Pierre, et de tous ses proches.

Toute sa vie durant, elle a gardé Saïda au plus profond de son cœur.



Edmée Cazorla, veuve Finet, née le 7 octobre 1932 à Saïda.

Décès survenu le 10 juillet 2026 à l'âge de 93 ans

De la part de ses enfants Jean-Marc Finet, Édith Finet et Anne Le Goas, née Finet

Huguette Aguado, épouse Julian, est décédée le 13 juillet 2026 à l'âge de 88 ans, à Vendargues (34).

De la part de ses enfants Martine et Jean-Pierre, ses petits-enfants Jean-Pierre, Charlène, Alexandra et Quentin ainsi que ses arrières petits-enfants Dimitri, Enzo, Melys, Aaron, Sasha, Mahé, Léna, Lewys et Marley.

Elle restera une maman et une mamie animée d'une belle énergie et d'une grande chaleur.



Jeannine Amiot, née Molina le 27 Janvier 1939 à Vialar, décédée le 15 juillet 2026 à l'âge de 87 ans. De la part de sa sœur et de son beau-frère, de ses enfants, petits-enfants et arrière-petit-enfant et de toute sa famille.

Marie-Louise, son épouse, ses enfants, ses petits-enfants et son arrière petit-fils ont le regret de vous annoncer le décès de Jean Olivarès le 30 mai 2026 à l'âge de 86 ans.

L'Amicale présente ses sincères condoléances aux familles et amis touchés par ces décès.

Ce qui me rend heureux, c'est d'être avec les marginalisés



Au cœur de la Castellane, dans un quartier de Marseille souvent cerné de policiers, vivait René-Bernard Soler, père spiritain.

En 48 ans de mission, il n'a cessé de se laisser guider par le souffle de l'Esprit, habité par un désir profond de dialogue interculturel et interreligieux.

Né en 1938 à Tiaret, René Soler grandit en Algérie.

C'est là bas qu'il sent venir en lui la vocation de prêtre. « Je voulais être missionnaire ».

Séminariste à Oran, il doit rentrer en France à l'aube de l'indépendance. Mais ses liens avec les Algériens persisteront. Après quatre ans de théologie, il découvre à 29 ans son premier lieu de mission : Haïti. Il éprouve un véritable coup de foudre pour le peuple haïtien, sa culture, son énergie, sa foi.

Le père Bernard-René Soler décède le 31 mars 2020

Nos rendez-vous



Ne ratez pas les Rencontres du CDHA des 14-15 novembre 2026 au Conservatoire national de la mémoire des Français d'Afrique du Nord (Aix-en-Provence)

Dès le milieu du XIXème siècle, des milliers d'Européens ont migré vers l'Afrique du Nord, affrontant le déracinement et l'inconnu. Ce sont leurs parcours que nous vous invitons à découvrir lors des Rencontres du CDHA 2026.

Pourquoi ont-ils quitté la France, l'Allemagne, l'Espagne, l'Italie, Malte ? Comment se sont-ils installés ? Comment ont-ils vécu ces migrations ? Comment sont-ils devenus Français ?
L'arrivée des premières familles est un sujet qui intéresse les descendants des Français d'Afrique du Nord. C'est ce qu'ils nous ont dit dans l'enquête menée auprès d'eux en 2025 et c'est pourquoi nous avons choisi ce sujet.

Des historiens, des chercheurs espagnols et italiens, des écrivains raconteront ces premières arrivées de migrants pendant toute la journée du samedi 14 novembre.

Vous pourrez également, au cours de cette journée, admirer une exposition de magnifiques portraits peints par Emmanuel ABAD et présentés par son petit-fils.

Le dimanche 15 novembre, après la remise des prix du Concours d'écriture du CDHA consacré également à la Traversée des premiers migrants, c'est le poète Jean-Claude Xuereb (1930-2025- Algérois) qui sera mis à l'honneur à travers une présentation ponctuée de lectures de ses poésies et d'un accompagnement musical par l'un de ses fils (altiste) et du harpiste Fabrice Pierre (tous deux musiciens professionnels).

La participation à ces Rencontres est gratuite mais l'inscription est obligatoire car les places sont limitées. Inscrivez-vous dès maintenant !

Les Rencontres sont également retransmises sur la Chaîne YouTube du CDHA où vous pouvez retrouver toutes les précédentes éditions.

NB - le CDHA est le plus grand centre d'archives privées relatives à la vie des Français en Afrique du Nord.

www.cdha.fr



Nos rendez-vous

Samedi 19 septembre 2026
Région toulousaine

Restaurant L'Escarbille

23 Ancienne RN 113, 31450 Montgiscard

Inscription avant le 7 septembre 2026 :

Nom : .....

Prénom : .....

Adresse : .....

.....

Téléphone : .....

Adresse e-mail : .....

Nombre de personnes : ☐

Montant de 30 euros/personne à envoyer à :
Claire Lesca-Génolini
1 impasse Samson - 31500 Toulouse

Si vous souhaitez payer par virement, le RIB de l'Amicale vous sera envoyé sur simple appel à Claire (06 15 38 81 17)ou par e-mail à :

assosaida9r@gmail.com

la nouvelle version du Portail de sites mémoriels vient d'être mise en ligne, il y a quelques jours, en présentant maintenant 143 sites (dont 3 sur Saïda).

Ce portail a dépassé le nombre de 7 600 visiteurs en un peu plus d'1 an d'existence.

https://afn-sitesmemoriels.fr

Afin d'éviter toute ambiguïté, il y a lieu de rappeler que ce Portail n'est pas le site de la FRHA (Fondation pour la Recherche Historique sur l'Afrique du Nord) mais bien une initiative soutenue et financée par la FRHA, comme c'est le cas par exemple pour :

- Les rencontres et concours d'écriture de 2026 avec le G2T du CDHA,
- Les BD réalisées par l'Association : Les Conquérants du Monde Ancien,
- Le travail mémoriel du GFRDA/Graine de mémoire,

Le rôle et la mission de la FRHA étant :
SOUTENIR /TRANSMETTRE /RASSEMBLER

Article publié sur le Hors-série de France Catholique

Saïda, ville de France

Chronique familiale. Venus de l'Europe entière, les hommes et les femmes qui ont bâti l'Algérie française ont surmonté tous les obstacles pour valoriser un territoire austère. L'exemple d'une famille de Saïda, aux origines mêlées.

PAR L'ABBÉ LOUIS REYNOUARD

Pour savoir d'où vient cette famille de pieds-noirs, il faut se plonger dans l'histoire de France et d'Italie, afin d'identifier quatre origines.

De l'Italie à l'Algérie

L'une se situe en Piémont-Lombardie. Ils sont tailleurs de pierre et entrepreneurs. La région vit une crise économique sans précédent après les grandes épidémies de choléra et le Risorgimento. C'est l'exil nécessaire pour pouvoir nourrir la famille. Une destination possible : l'Argentine. Mais arrivés à Marseille, ils apprennent que l'on a besoin d'entrepreneurs, de maçons et de spécialistes des constructions civiles en Algérie. Pas d'hésitation. C'est plus proche de l'Italie et le climat est bon. Ils arrivent à Oran et sont dirigés à 170 kilomètres sur les Hauts Plateaux, à Saïda, la porte du désert. Ils sont trois amis, tous courageux et ingénieux.

La région vient d'être pacifiée par l'armée. Abd El Kader, qui en avait fait une de ses dernières bases militaires, a capitulé. Le général Bugeaud, secondé par Lamoricière, en est le grand vainqueur. Notons que la fameuse chanson *« As-tu vu la casquette du père Bugeaud ? »* est née à Saïda, claironnée un matin par des soldats éveillés la nuit précédente par une tentative d'attaque soudaine de l'émir. Bugeaud était sorti de sa tente avec son bonnet de nuit sur la tête, ce qui fit l'amusement de ses hommes. Le gouvernement français demande à nos valeureux Italiens – les autochtones les appelleront pendant plus d'un siècle *« les talianis »* – de construire casernes, bâtiments publics, église, hôpital, redoute. La ville débordera vite des remparts. C'est la première installation des Européens sur ce site sauvage, carrefour du commerce de l'alfa et un important marché aux bestiaux. Jusqu'à l'Indépendance, cette famille marquera la vie civile et professionnelle de la ville.

COURAGEUX ET INGÉNIEUX

L'église de Saïda a été détruite après l'indépendance, contre la volonté des habitants.



© COLLECTION PARTICULIÈRE

Un prêtre venu d'Ardèche

La deuxième famille arrivera à la même époque avec un prêtre venu de l'Ardèche. Volontaire pour devenir aumônier militaire et soutenir les soldats sur le front, il a l'audace d'amener avec lui sa sœur, jeune veuve avec trois enfants orphelins. Il deviendra curé de Tiaret, plus loin sur les Hauts Plateaux, puis de Saint-Leu, dans la région d'Oran. Ses neveux s'y installeront comme colons. C'est au centre de leur nouvelle ferme que sera édifiée une tour qui permettait au général Franchet d'Espèrey de diriger les manœuvres de ses troupes dans la plaine environnante.

La troisième racine puise sa sève en Pologne. Elle est issue de la dernière famille royale polonaise, exilée en



© COLLECTION PARTICULIÈRE

Oued-Saïda, dans le « vieux Saïda », peint par Georges Vassalo.

Alsace depuis leur région de Dabrowa, dans le district de Cracovie. Le chef de famille est considéré comme activiste par le gouvernement polonais et devient donc gênant pour la France. Indésirable sur le territoire métropolitain, il est exilé en Algérie, à Oran puis Alger. Sans doute approché par les francs-maçons, il écrira dans son testament qu'il ne veut à son enterrement « *ni pasteur, ni curé, ni rabbin, ni mufti, sinon en qualité d'ami* ». Il mourra sans aucune fortune, n'ayant conservé avec lui que le sceau familial et un fauteuil Voltaire. Une de ses filles était religieuse trinitaire à Varsovie. Une autre se marie avec un descendant d'une famille française du sud de la France, fonctionnaire des Postes. Son petit-fils sera bijoutier et expert en bijouterie auprès des tribunaux français.

Rochers arrachés à la main

La quatrième branche, enfin, vient du Champsaur, une des régions les plus pauvres des Hautes-Alpes. Le vieux grand-père dira : « *Dans les Hautes-Alpes, il y a trois régions : la première où l'on enlève la croûte du fromage avant de le manger, la seconde où on mange le fromage avec sa croûte et la troisième où on mange même le papier qui entoure le fromage. C'est de celle-là que nous sommes issus.* » Leur village est ruiné par des incendies qui ravagent les récoltes au cours de deux saisons successives. Ils s'exilent en Algérie où des concessions de terre leur sont attribuées dans la région de Tlemcen. Une terre hostile et insalubre. À la pioche, il faut enlever les palmiers-nains un à un sans en laisser une seule racine sous peine d'en voir croître un autre l'année suivante. Pendant plus de cinquante ans on ne se chauffera qu'avec ces bois nuisibles.

UNE TERRE HOSTILE ET INSALUBRE

Puis il faut retirer les pierres des terres infécondes. Toutes les maisons du village seront construites par ces roches arrachées de la terre à la main. On est loin de l'image que les métropolitains auront de ces familles algériennes richissimes et faisant « *suer le burnous* ». Si de telles fortunes ont existé à l'évidence, elles n'étaient qu'une infime partie de cette population laborieuse qui se confrontait à l'ingratitude du sol, à la chaleur étouffante d'une grande partie de l'année, au paludisme endémique et, sur la zone côtière, à l'eau saumâtre, spécialement dans l'Oranais. Si la quinine pouvait être un remède efficace contre le paludisme, elle n'était distribuée gratuitement qu'aux indigènes par les médecins coloniaux dont les consultations n'étaient gratuites et prioritaires que pour eux. Si les efforts d'intégration des populations autochtones prévoyaient qu'il était interdit de parler l'arabe dans les cours d'école, les programmes scolaires imposaient toutefois des cours d'arabe à tous dans les classes où se mêlaient petits Français, Espagnols, Maltais, Italiens, Arabes et juifs. Comme beaucoup d'enfants arrêtaient leur scolarité avant le collège, il existait en Algérie après le Cours Moyen 2e année, une année obligatoire pour tous qui s'appelait « le Cours supérieur », ce qui entraînera qu'après l'indépendance les



© MATHIEU DE DREUILLE

La mairie de Saïda.



© COLLECTION PARTICULIÈRE

Première communion à Saïda en 1947.

enfants rentrant au collège en métropole auront une année de retard par rapport à leurs congénères. À dessein nous n'employons pas, les concernant, le mot « camarades de classe », car leur accueil en France après 1962 fut généralement des plus distants et des plus discourtois à cause de l'accent très marqué et de la propagande ambiante. Que ce fût dans les écoles d'État ou les institutions religieuses ou petits séminaires.

CE BEAU PAYS QUI ÉTAIT LE SIEN

Le son des cloches

En Algérie, au contraire, jusqu'aux événements dramatiques de la guerre qui séparera les communautés, les cultures et les religions se côtoyaient sans problème au marché, à l'école, au four banal et dans la vie quotidienne. Les traditions culinaires se mélangeaient. Pour les fêtes religieuses, spécialités, gâteaux et sucreries comme galettes juives, montécaos, mounas, macroutes au miel passaient de familles juives en familles chrétiennes ou arabes sans jamais manquer à ces échanges amicaux. Dans les cours d'école, les petits Français et Israélites étaient même jaloux de la distribution par l'armée française, chaque matin, d'un bol de lait tiède pour les petits Arabes. Si la vie religieuse était principalement réglée par la sonnerie des cloches des églises catholiques dans les villes et villages de colonisation, synagogues et mosquées tenaient aussi leurs places dans le paysage. Et quand un convoi funèbre traversait la ville, les commerces tenus par les diverses communautés locales baissaient le rideau l'espace d'un instant. Les cimetières étaient séparés. Chrétiens, juifs et musulmans avaient leur terre propre pour ensevelir les morts, mais à quelque distance les uns des autres. Sans profanations ni injures. Comme dans tous les pays méditerranéens, le cimetière était un lieu de promenade et de recueillement le dimanche. Le troc était habituel. Habitants des montagnes ou vivant dans des tentes maures appelées raïmas, les indigènes parcouraient les rues des villages accompagnés de leur âne et de leurs carrioles et échangeaient poulets, œufs, blé dur contre un vêtement, une casserole, ou autre instrument domestique. Souvent l'accueil se faisait autour d'une tasse de thé à la menthe le temps d'une discussion en « sabir » ou « pataouete », mélange de français, d'arabe, d'espagnol et de tétouanais.

Si un « pied-noir » retient quelque chose de particulier de ce beau pays qui était le sien, ce sont les odeurs d'eucalyptus, de pins, citronniers, orangers, glycines, outre les couleurs vives ou celles plus ocre qui recouvraient tout le paysage après les lourdes et chaudes journées de sirocco, le sable s'introduisant jusque dans les habitations les mieux protégées. Le soleil, chanté par tant d'artistes, rendait obligatoire la fermeture des volets une bonne partie de la journée. Caractéristiques étaient ces maisons traditionnelles peintes à la chaux blanche, tout comme le bas des palmiers qui ombrageaient les rues et avenues.

Ni nostalgie, ni rancœur

Nostalgie ? Rancœur ? Rien de tout cela ou de manière diffuse. Rentrés en France, en Israël ou en Italie, les Français d'Algérie au terme de 130 ans ont gardé la même ardeur au travail, la même faconde et la même force d'âme qui avaient permis à leurs ancêtres de rendre un pays fécond, enviable et religieux. ◆



Dernier et premier drapeaux, français et algérien, ayant flotté sur la mairie de Saïda. Remis respectueusement par le nouveau maire, le soir de l'indépendance, au Secrétaire général de la mairie, seul Européen présent aux festivités.

Portrait d'époque

Madame USÉRO ! Ce nom résonne affectueusement dans la mémoire reconnaissante de tous les Saïdéens. Voici une interview (décembre 2009) de sa fille, **Yvonne Lopez**, qui, avec sa verve intarissable, sa chaleur humaine et beaucoup d'émotion, a bien voulu nous conter « Madame Uséro ».

L'Écho de Saïda : ***parlez-nous des origines de votre maman et de sa vie de femme…***

Yvonne Lopez : mes grands parents ont quitté l'Espagne au cours de la seconde moitié du 19ème siècle pour venir s'installer en Algérie, dans des conditions extrêmement difficiles ce qui était le lot commun à la plupart des immigrés de même origine. Ils se sont fixés à Oran avec toute leur famille. Ma mère, **Françoise Anton**, naît dans cette ville le 13 décembre 1895. Aînée de 5 enfants, de santé robuste, elle sacrifie une partie de sa scolarité pour aider sa maman, petite femme effacée, à élever ses frères et sœurs qui parviendront ainsi à s'établir correctement dans la vie. Elle s'occupe également de sa grand-mère maternelle qui vit alors seule dans le quartier « Victor Hugo ».

Ma mère s'est mariée le 22 juin 1918 à Eckmühl, quartier d'Oran. Son époux, **François Uséro** était un héros de la guerre 14-18, décoré de la croix de guerre, disparu et déclaré mort sur la foi de ses camarades de combat. En fait, il avait été grièvement blessé, puis secouru et soigné (après avoir été trépané) pendant une longue période.

Aussitôt après les épousailles, la famille Uséro s'installe à Saïda. Mon père, mécanicien de formation, obtient un emploi aux PTT, devenant facteur chef de notre bonne ville. Il décède prématurément le 10 août 1942 laissant ma mère seule assurer les charges de la famille. De leur union naîtront à Saïda 3 enfants : **René** en 1919, **Yvonne** en 1922 et **Évelyne** en 1927. Ils eurent 7 petits enfants **Simone**, **Monique**, **Robert**, **Jocelyne**, **Marie-Paule**, **Guy**, **Jacqueline**, que tous les Saïdéens de leur génération connaissent. Mes parents habitaient une maison appartenant à la famille **Carafang**, située en prolongement de la rue du 11 novembre sur la route menant au vieux Saïda …mais est-ce besoin de le préciser ? **Tout Saïda connaissait Madame Uséro !** Cette maison s'ouvrait sur un magnifique jardin, bien entretenu, orné de fleurs et d'arbres parmi lesquels orangers et citronniers, qui faisaient l'admiration de tous les visiteurs. Qui ne se souvient pas de ce jardin ?

L'Écho de Saïda : ***quand et comment s'est manifesté le « don » de votre maman ?***

Yvonne Lopez : Mon arrière grand-mère va jouer un rôle déterminant dans la vie de ma mère. En effet, dans sa famille, elle était seule à posséder le « don » de guérir toutes sortes de maux et exerçait cette activité dans le quartier Victor Hugo d'Oran où sa réputation allait grandissante.

Ma mère, enfant puis jeune adolescente, lui rendait de fréquentes visites et assistait alors à ses manipulations. Elle recevait ses conseils et surtout ses encouragements car mon arrière grand-mère pressentait son aptitude dans ce domaine.

Cependant, ce n'est qu'à la faveur d'un fait divers mineur que ma mère, alors âgée de 13-14 ans, osa, avec beaucoup d'appréhension, mettre en pratique son « don ».

Un jour, un attroupement dans la rue attira son attention et celle de sa grand-mère. Un petit chien venait de se faire heurter par une voiture faisant la désolation de ses maîtres.

Ceux-ci supplièrent alors mon arrière grand-mère de soigner l'animal. Cette dernière insista auprès de sa petite fille pour qu'elle intervienne à sa place. Ma mère pratiqua ses massages, le petit chien s'en remis et tout le monde applaudit. À partir de ce jour, prenant conscience de son « don », mais craignant toujours de faire mal au patient, ma mère commença à soigner les humains. Ainsi, lorsque les gens venaient voir mon arrière grand-mère, dont l'âge devenait de plus en plus un handicap, celle-ci les adressait à ma mère qui, obéissante, pratiquait les soins. Françoise Anton prit de l'assurance et exerça à Oran jusqu'à son mariage.

L'Écho de Saïda : ***parlez nous de l'activité de Madame Uséro à Saïda***

Yvonne Lopez : son « don » consistait à soigner toutes sortes de maux : luxations, entorses, torticolis, vertiges, tours de reins mais aussi insolations (coups de soleil), zona, brûlures etc.



Portrait d'époque

De ses doigts de fée, elle diagnostiquait aussi les fractures qu'elle réduisait, mais honnête elle se gardait bien d'intervenir au-delà de la limite de ses compétences et adressait alors le patient au médecin. Ses soins consistaient en des massages appropriés essentiellement à l'aide d'huile camphrée. Bien que ne l'ayant pas étudiée elle connaissait parfaitement l'anatomie humaine et ses mains expertes conduisaient à la guérison. Souvent le début du massage était douloureux mais la suite tenait du miracle : combien de patients entraient handicapés et ressortaient totalement guéris !

Le matin était réservé aux bébés qui devaient venir à jeun avant la tétée pour éviter les vomissements lors du massage. Puis, elle recevait sans discernement, tous ceux qui s'adressaient à elle quels que soient leur religion ou rang social.

Généreuse et d'une grande bonté elle ne réclamait jamais d'argent ne voulant jamais se faire payer. Pratiquement toutes les familles de Saïda ont eu à faire à elle, sans compter les sportifs comme les footballeurs du GCS qui venaient se faire soigner après des matchs à l'engagement physique certain. Vous ne le direz pas, il y avait même des médecins qui venaient voir ma mère pour avoir son avis sur certains patients où à l'occasion se faire soigner. Pour moi, ma mère était une fée.

L'Écho de Saïda : ***racontez-nous l'après 1962.***

Yvonne Lopez : les « évènements » s'amplifiaient, la guerre... et notre départ catastrophique pour la France. Au cours d'une petite fête organisée lors de notre adieu à la légion étrangère de Saïda, une grenade lancée parmi les convives sème la mort (en particulier une jeune maman prête d'accoucher dont l'enfant a pu être sauvé) et la désolation. J'ai été gravement blessée puis rapatriée d'urgence dans cet état avec ma mère et ma petite famille mais sans mon mari **Zozo** qui nous a rejoint 9 mois plus tard. Débarqués sans avoir rien emporté (une main devant, une main derrière comme on disait), nous avons vécu difficilement quelques années à Aix-en-Provence puis lorsque Zozo a été nommé à la préfecture de police de Paris nous avons déménagé dans cette ville. Pendant toute cette période d'après 62, maman, qui vivait avec nous, a continué à exercer son « don » pour la famille puis le voisinage et les amis qui nous retrouvaient. Elle s'est éteinte paisiblement et subitement le 5 mai 1981 à Paris où elle repose désormais.

Sans aucun doute son âme est au paradis des bienfaiteurs de l'être humain.

L'Écho de Saïda : ***y-a-t'il eu héritage du « don » ?***

Yvonne Lopez : le don de ma mère lui venait de sa grand-mère. Aucun descendant n'a pris son relais bien qu'elle pensait que son fils avait aussi les mêmes aptitudes. Celui-ci, après l'obtention du baccalauréat, opta pour une belle carrière dans la compagnie des chemins de fer.

Après cette évocation pleine d'émotion, nous avons laissé à regret **Yvonne Lopez**, intarissable sur les souvenirs d'une vie remplie d'évènements joyeux mais aussi dramatiques et cruels, pouvant faire l'objet d'un roman.

Nous nous sommes promis de revenir la voir et de lui donner l'occasion de nous parler de son époux Zozo, footballeur de talent, trop tôt disparu.

Passé au présent...

J'avais un peu plus de onze ans lorsque, en juin 1962, je quittai - comme la plupart d'entre nous - notre berceau.

À Saïda, j'étais comme beaucoup d'enfants, plutôt turbulent... Combien de fois, même en seulement onze années d'existence, mes parents m'ont conduit chez notre chère Madame Uséro... Elle habitait près de chez nous, vers les Castors. Je me souviens encore du parfum de l'huile de massage (sûrement l'huile camphrée dont parle Yvonne dans l'article) mais je me souviens encore plus peut-être du timbre de sa voix, de cette extraordinaire capacité à rassurer... j'ai envie de dire « à aimer », car cette grande dame avait, en plus de son don de guérison, le don du contact humain, naturel, simple, chaleureux et spontané.

Et bien plus tard, lorsque j'ouvrai l'enveloppe contenant les deux photographies que sa petite-fille nous a confiées pour le présent article, mon cœur a aussitôt traversé la Méditerranée, léger de joie et lourd d'émotion...

Quel merveilleux étonnement de revivre un tel passé au présent...

Qui a dit que les photos sont muettes ?

Christian



Souvenirs saïdéens

Sur le numéro précédent (juin 2026), nous avions publié ce texte de Jean-François Legendre.
Une erreur de mise en page, une confusion ont fait que son texte a été tronqué, modifié.

Voici donc ci-dessous le texte original.
Avec nos excuses.

En 1961 j'ai participé avec mon Commando du 5ème BCP (Bataillon de Chasseurs à Pied) basé à Martinprey à une grande opération avec le Commando Georges. J'ai rencontré en plein djebel deux amis d'Aïn-El-Hadjar qui appartenaient à cette Unité : Meskine et Abed. Le premier a fait partie de la Garde au Drapeau jusqu'à sa mort, et le second a été lynché par les gens de notre village. Je me suis un peu consolé en pensant qu'il avait peut-être moins souffert que ses frères d'armes qui ont été ébouillantés dans des fûts de 200 litres. Cette fin abominable m'a été confirmée en1989, pendant mon affectation à Rennes au cours de laquelle j'ai rencontré un officier des Services généraux qui était affecté à Saïda. Il m'a même proposé des images de cet évènement mais j'ai refusé pensant à juste titre au traumatisme qu'il pouvait provoquer. Réflexion faite, ces images n'auraient même pas pu être exploitées par les médias compte tenu du degré d'horreur. Youssef leur a échappé in extremis et on peut imaginer le sort qui lui aurait été réservé. Dans ces circonstances la France s'est montrée indigne sur toute la ligne y compris avec nous bien sûr ; personnellement comment aurais-je pu être fier de cette France-là qui m'a demandé de prouver que j'étais Français après 25 ans de services en exigeant un Certificat de Nationalité Française ? Pour ceux qui n'ont pas subi cette ignominie, il faut savoir que pour obtenir cette pièce vous devez vous rendre devant le Juge du Tribunal de Grande Instance avec deux témoins que vous connaissez à peine, et que ce sont eux qui certifient votre bonne foi et de votre nationalité. On croit rêver !!

Je ferme cette parenthèse pour vous dire que j'ai revu le Général G.Grillot à deux reprises. La dernière fois c'était il y a 3 ans, il est venu dans mon village remettre la Légion d'Honneur à un de mes voisins, ancien pilote d'hélicoptère à Saïda et grand copain d'Arthur. Le monde est petit !

Les cerfs-volants



Avec une armature en roseaux coupés en deux dans le sens de la longueur et une toile légère, ou du papier décoré à la main, les cerfs-volants faisaient la joie des enfants (et des adultes) lors des promenades dominicales.

À noter en arrière plan la Juvaquatre Renault sortie en 1937...



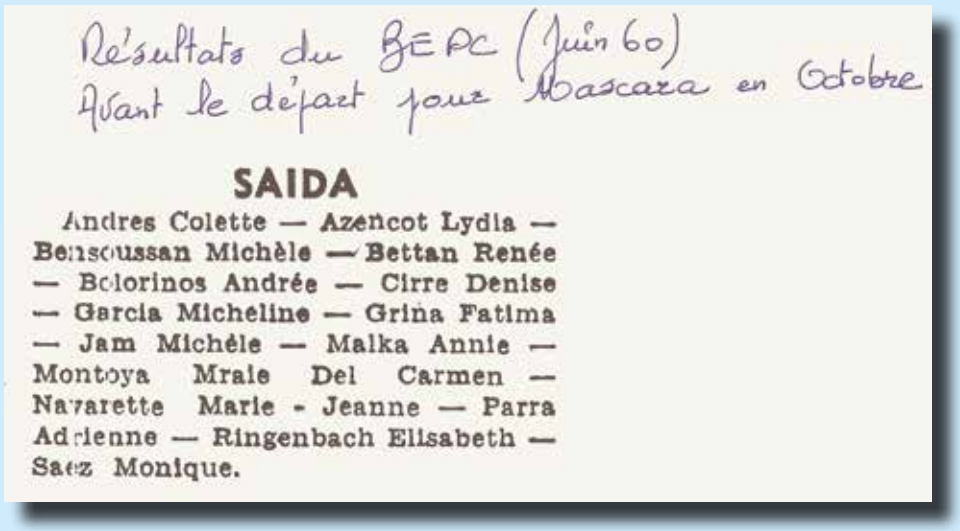
Le méchoui

99% des Pieds-noirs ont, un jour ou l'autre, dégusté un méchoui !!! La préparation commençait tôt le matin pour une cuisson lente et en profondeur. Un mouton, ou un agneau, était cuit à la braise pendant plusieurs heures... Un régal gustatif et des moments de partage inoubliables !



Les filles au Lycée de

Un récit-témoignage de **Colette Bonafos-Andrès** - Paru en juillet 2011



Résultats du BEPC (Juin 60)
Avant le départ pour Mascara en Octobre

SAIDA

Andres Colette — Azencot Lydia —
Benscoussan Michèle — Bettan Renée
— Bolorinos Andrée — Cirre Denise
— Garcia Micheline — Grina Fatima
— Jam Michèle — Malka Annie —
Montoya Mrale Del Carmen —
Navarette Marie - Jeanne — Parra
Adrienne — Ringenbach Elisabeth —
Saez Monique.

A Mascara, au lycée de jeunes filles, les Saïdéennes, même si elles n'étaient pas toutes brunes, « ne comptaient pas pour des prunes » ! Oui, nous étions nombreuses à l'internat côtoyant Perrégauloises et Sigoises. Mais nos résultats - le palmarès de fin d'année* le prouve - étaient transcendants, nous étions les meilleures…

Après une journée de cours, nous nous retrouvions à l'étude, entre nous, nos tables choisies à proximité d'autres Saïdéennes : à côté de moi, **Berthe Martinez** ; devant nous, **Annie Trolard** et **Pierrette Fuster** ; **Pierrette Vincent**, derrière **Annie Malka** ; pas très loin, **Danièle Galiana**, **Denise Cirre**…

À notre étude était annexé un local, celui des sciences naturelles, où, dès que la pionne s'absentait, nous allions « titiller » le squelette du docteur X ou caresser les petites souris blanches qui, en cage, attendaient d'être disséquées…
Nos devoirs finis, nos leçons apprises, tournées les unes vers les autres, nous bavardions et rapportions les « cancans », les événements des dernières surprises-party saïdéennes : les amours de l'une, les fâcheries de l'autre, les nouveaux « couples », les tromperies de certains, les fidèles, les infidèles. Grâce à nos fous rires, nous arrivions à oublier l'éloignement d'avec nos parents, nos frères et sœurs, le manque de nos vies familiales et surtout, dans l'insouciance de notre jeunesse, la période douloureuse que nous vivions avec son cortège de malheurs !… Ses attentats, ses morts, nos peurs…

Une nuit, nous fûmes réveillées, en plein sommeil, par des explosions suivies et intenses, qui se succédaient sans relâche et durèrent longtemps… Comme le dortoir avait de grandes baies vitrées, sans persiennes, le ciel de Mascara s'embrasait, rougissait, après chaque détonation. Nous avions une impression de fin du monde et, cachées sous nos couvertures, nous entendions les claquements secs de nos mâchoires qui s'entrechoquaient de peur, d'angoisse ! Le lendemain, les externes nous apprirent qu'un dépôt de bouteilles de gaz avait été la cible d'un attentat.
Certaines nuits étaient plus sereines : deux amies internes (Hélène Lefort et Sylvette Grenier), filles de militaires de Colomb-Béchar (qui ne sortaient qu'aux vacances - les pauvres !), avaient appris tout le répertoire de Brel et de Ferré et, le soir, dans le noir du dortoir, elles chantaient à deux voix merveilleusement accordées, l'une grave, l'autre plus aiguë, ces chansons –poèmes inoubliables et éternels, que nous écoutions religieusement. Ces soirs-là, la pionne magnanime nous autorisait ces moments de grâce !
Nous ne sortions qu'un week-end sur deux : quinze jours, c'est long, et un samedi plus un dimanche passés au lycée étaient plus ennuyeux et plus tristes que les autres jours.
Alors, pour nous occuper, nous allions au gymnase écouter les derniers disques en vogue et danser entre filles sur le slow de « Petite Fleur » ou sur un rock endiablé d'Elvis Presley. Les unes nous initiaient au « mash potatoes », les autres au madison… Danser, oui ! Mais sans les garçons, ce n'était pas « marrant ».
Certaines chansons tournaient en boucle. C'est ainsi que « l'eau à la bouche » nous faisait nous pâmer et nous laissait imaginer un adonis, la voix de Gainsbourg ne pouvant correspondre qu'à un bel homme (la pochette du disque représentait une rose rouge, mais point de visage).
Pour tuer le temps, nous allions rendre visite aux terminales ou aux pionnes de permanence qui nous acceptaient dans leur piaule. Il y avait notamment **Mademoiselle Lancry**, une beauté oranaise, genre mannequin, qui nous apprenait à dessiner à l'eye-liner des yeux de biche comme les siens.
Chacune avait son hobby : « **Chichette** » passait ses fins d'étude à faire des profils et nous faisait mettre de côté pour poser face à elle, notre plus beau profil justement ! **Danièle Galiana** croquait des



Classe de 3ème, dernière année au Square Flinois : année 1959 / 1960
De gauche à droite, 1er rang devant : **Danièle Galiana**, **Colette Andrès**, **Gisèle Falconis**, **Antoinette Montoya**, **Renée Darius**, **X**.
2ème rang : **Pierrette Vincent** *(cachée)*, **Marie Montoya**, **Solange Cirre**, **Monique Saëz**, **Andrée Bolorinos** *(de côté)*, **Annie Malka**, **Micheline Garcia** *(sœur d'Émile)*.
Rang du fond : **Denise Cirre**, **Annie Ringenbach**, **? Andréo**



Les Saïdéennes au lycée de Mascara : année 1960 / 1961

De gauche à droite, 1er rang devant : X, **Évelyne Chiche**, **Gisèle Falconis**, **professeur d'anglais**, X, X, X, X
2ème rang : **H. Lefort**, **Sylvette Grenier**, X, X, **Berthe Martinez**, X, X, X - *3ème rang* : **Danièle Galiana**, **Denise Cirre**, **Élisabeth Ringenbach**, **Adrienne Para**, X, X - *Rang du fond* : **Pierette Vincent**, **Annie Malka**, **Marie-Jeanne Navarette**, X, X, X, **Colette Andrès**

d'artistes et nous les offrait avec une gentille dédicace amicale. J'ai toujours celui de Marina Vlady. Deux d'entre nous décidèrent de gagner de l'argent et se piquèrent à l'idée de faire du tricot : avec les plus grosses aiguilles possible, cela va plus vite. Elles confectionnèrent de longs pulls-robes, à porter avec des collants de même couleur. Nous passions commande et pour 5 000 F (anciens), elles nous étaient livrées.

Mais, même cloîtrées dans notre lycée mascaréen, des idylles, des rencontres arrivaient à se faire jour : il y avait des garçons externes dans les classes techniques et, notamment, un Dom Juan, beau comme un dieu – *au royaume des aveugles, les borgnes sont rois* – délaissant l'une pour passer dans les bras d'une autre, il papillonnait ainsi de béguin en amourette, abandonnant en pleurs la malheureuse dédaignée. Autre présence masculine : le fils de la dirlo, un certain Darcos (peut-être le ministre ?).

Une Saïdéenne, dont je tairai le nom, disparaissait parfois de l'étude du soir pour rejoindre son amoureux… et puis, revenue en catimini, bonne copine, nous racontait ses rencontres, ce qui nous laissait rêveuses !

Nous étions à l'âge du spleen, de la mélancolie, des amours cachés, platoniques, simplement rêvés, irréels…

Quand nos parents venaient enfin nous chercher, c'était une joie immense… vite réfrénée par la perspective de la route à faire : le chemin Mascara-Saïda était dangereux : avant certains tournants, il fallait rouler à gauche, un barrage meurtrier était toujours possible, la peur nous tenaillait au ventre… Nos pensées vont alors aux deux enfants **Serrano** et à leur oncle, assassinés un week-end de fêtes des mères en revenant du lycée de Mascara, ainsi qu'à « **Yoyo** » (Yolande), amie de ma sœur.

Et, si pour Signoret « la nostalgie n'est plus ce qu'elle était », pour nous, la « nostalgérie » demeure. Elle croît avec les ans qui nous éloignent de cet épisode de notre vie disparue, envolée, notre jeunesse ! Mais nul ne peut nous voler nos souvenirs. Ils sont ancrés dans nos yeux, nos cœurs, notre mémoire… Disparaîtront-ils avec nous ? Non, si chacun laisse son témoignage, apporte sa pierre au mur du souvenir. Et c'est pour cela que je vous écris…

Colette Bonafos-Andrès
11000 Carcassonne

La Vie de l'Amicale

Comme indiqué en page 2 de ce numéro, nous allons retracer la Vie de notre Amicale, des prémices de sa création à son officialisation, du tout début jusqu'à aujourd'hui.

1ère partie

1 - Avant son officialisation

La 1ère fois que les Saïdeens se sont retrouvé, c'etait en Juin 1972, 10 ans après l'exode..
Avec Roger Pauloin en tête, nous avons décidé, de faire un repas à la « Cerisaie »à Sollies-Toucas, dans la Valleé du Gapeau, dans le Var...Loin d'avoir toutes les coordonnées des Saïdéens, seulement quelques unes..nous avons fait marcher le « téléphone arabe »...et nous nous sommes quand même retrouvés, 220 pour ce 1er repas où nous nous sommes régalés avec un succulent méchoui... un vrai régal avec la présence de notre cher Monsieur Francis Baylé, heureux comme tout de le retrouver, et lui, de nous revoir... Loulou était aussi présent, avec Dédé et leurs familles. Joie et émotions sont nées spontanément. Forts de ce succès, nous avons remis cela, 3 ans après, en 1975, sur l'île de Bendor.

Roger Pauloin, en bout de table, avec des amis varois



Lucien de garde à l'embarcadère pour accueillir tous nos Amis de Saïda, et Roger et moi-même, sur l'île de Bendor...Les Saïdéens arrivaient sur un chaland, agitant tous leurs mouchoirs...et immense émotion avec Roger... Nous avions l'impression qu'ils arrivaient d'Algérie... Une journée inoubliable pour nous tous. Nous étions 330... Le téléphone arabe avait, cette fois encore, bien fonctionné...

Plus tard, après un rassemblement à Toulouse, Monsieur Joseph Génolini, Paul Allène et d'autres ont créé l'Amicale des Saïdéens en déposant en Préfecture les statuts officiels.

Il est essentiel de se souvenir du travail exceptionnel fait par l'Abbé Escolano : il a sillonné toute l'hexagone pour recueillir noms et coordonnées des Saïdéens dispersés sur le territoire !

Colette Knapp-Lopez



Important appel à tous les adhérents

TOUS les adhérents de l'Amicale ont forcément des souvenirs, textes, photos, anecdotes... des années passées. Souvenirs de rassemblements sous la présidence de Messieurs Joseph Génolini, Louis Baylé, Alain Crach.

Rassemblements nationaux (Toulouse, Montpellier, Mâcon, Lyon, Palavas-les-Flots, la Grande Motte etc.)

Merci d'envoyer vos souvenirs, même sur cinq ou six lignes, et photos par courrier postal :

Christian Duran,
239 avenue Jacques Dumas, 83190 Ollioules

Ou par E-mail :

assosaida9r@gmail.com